Dans le désert, la tête à l’envers

Afin de ne pas chambouler trop vite nos habitudes en arrivant sur la très civilisée terre Australienne, nous nous offrons une dernière nuit de camping improvisée dans le hall de l’aéroport, l’occasion d’apprendre par le biais du technicien aspirateur que laisser traîner ses affaires sans surveillance constitue un délit passible de quelques centaines de dollars d’amende. Neuf dollars la navette pour se rendre au centre ville, les dortoirs d’auberge de jeunesse à 20$ la nuit, la demi-heure d’internet à 2$, des locaux un peu moins hospitaliers, faire les courses, sa gamelle, mettre un casque sur le vélo après 10 000km sans… pas de doute, l’Asie est loin derrière. Mais dans un sens, tant mieux puisqu’après une nuit à tenter l’impossible en appliquant de la glace sur un genou qui ne cessait de gonfler, il a fallu changer de crèmerie : l’hôpital de Cairns. Quitte à se faire opérer deux fois en 4 jours pour un petit saligaud de streptocoque sous la rotule, on préfère ne pas envisager la chose dans un mouroir du Laos ou chez le chaman papou. Et à 1300$ la nuit, l’assurance à 400€/an est largement rentabilisée.

La suite du programme étant programmée avec notre père et notre mère indignes (respectivement PI et MI dans les commentaires des articles), la période de convalescence n’allait au moins pas trop pénaliser les projets « boulot/pognon/se refaire la cerise ».
L’objectif prioritaire était alors de se rendre à Perth, tout à l’ouest, l’exact opposé de Cairns, là où le soleil brille et que le grisbi tombe un peu plus facilement qu’ailleurs. L’Australie pourrait être un continent, 6000 km à se farcir avant d’arriver à destination. Aussi nous décidions de raccourcir un peu le périple en van par un vol Cairns-Darwin.

Darwin, où nous entamons alors le périple durant lequel PI, MI

et leur deux fils incapables se faisaient une joie de se retrouver après 16 mois d'absence. Et parce qu'en France notre famille est tellement dispersée dans un rayon de 100km à la ronde, un détour par le Litchfield National Park s'imposa pour y retrouver Charly et ses drôles de potes, le cousin maître ès crêpes et glanderies en tous genres depuis quelques semaines, qui ne nous fait toujours pas le plaisir de nous raconter son périple aux antipodes. Bref, vous lui pardonnerez comme vous pourrez ce manque de bravitude, notre petit séjour a été l'occasion de découvrir les merveilleuses créatures australiennes : les kangourous décapités, les vaches gonflées au bord de la route, les sauriens qui n'ont pas voulu pointer le bout de leur nez, les termitières de 5m, les perruches par milliers, les grenouilles cachées sous la lunette des WC, les bed bugs et les serpents venimeux, mortels en 30 minutes quand l'hôpital le plus proche est à 40. Tout ça est un peu gros pour la seule rubrique des chiens écrasés.
Une entrée en matière prometteuse, vite refroidie par les étendues désertiques interminables qu'on a du avaler par la suite. En cherchant bien, il doit même nous rester des grains de sable entre les incisives. Et puis, j'ai tenté de tourner ça dans tous les sens mais il faut bien l'admettre, traverser le désert a été d'un ennuuuuiiiiiiiiiii…. pfiuuuuu! J'ai donc décidé de vous épargner ça en citant Théodore Monod, alias le promeneur ou le marcheur du désert (père indigne me corrigera) : « Parler du désert, ne serait-ce pas d'abord se taire, comme lui? »

Voilà, donc si on vous demande…

Ce que nous retiendrons principalement de cette partie du voyage sont en fait les parties d’échecs à l’arrière du van (en rattrapant les pièces volantes dues aux écarts du conducteur), et les soirées de coinche épiques.

L’horizon s’éclaircissait alors que nous quittions Port

Hedland, ville industrielle sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir dans un prochain article, et que nous entrions dans le Karijini National Park. Le parc national du Karijini, pour les non anglophones (Ouh qu'il est taquin!). Après 3000 bornes, voici un peu de changement. Du relief pour commencer : une gorge imposante dont on peut parcourir le lit asséché. Vous savez, le genre d'endroit où la cavalerie aime bien se faire bloquer par un gros caillou poussé par les Apaches dans Lucky Luke.

Suite à cela, il fallait reprendre un peu de Théodore Monod au dessert avant d'arriver à Exmouth pour une activité un peu moins aride : la plongée. Après avoir bêtement raté les récifs coralliens en Indonésie notamment, puis à Cairns, nous voici tout de masques et tubas vêtus, prêts à admirer goujons et carpes d'Australie dans leur environnement. Pour illustrer l'article, quelques photos aquatiques de Némo, ses amis et leur immense garde-manger seraient les bienvenues mais c'est mère qui les a toutes ramenées sans dire un mot (voyez à quel niveau d'indignation nous tombons là).

Nous entamons alors la descente sur Perth, encore près de 1500km mine de rien. Un dernier petit arrêt plongée pour rentabiliser le matériel, une plage de coquillages, une ville construite avec ces même coquillages, une tentative malheureuse d'apercevoir un eu plus qu'un petit aileron de requin et puis les « blow holes » et les « pinnacles. »
Les blow holes sont des trous naturellement formés dans la roche par l'action de l'eau. Ainsi, à chaque fois qu'une vague vient percuter la côte, un immense geyser s'élève au-dessus de nos têtes. Et si on s'aventure un peu au bord (toujours au sec, pas folle la guêpe), on est rapidement entouré par d'immenses vagues. Joli spectacle.

Pour continuer avec des références aux BD, on pourrait croire qu’Obélix est venu poser ses menhirs un peu plus loin qu’en Bretagne, au Pinnacles desert. Sur place, des milliers de concrétions rocheuses calcaires pouvant atteindre plusieurs mètres ont émergé du sable dans un spectacle étonnant. Et les perruches s’en mêlent pour notre plus grand plaisir.

Juste en-dessous, Perth s’élève, la première grande ville de notre parcours et notre point de chute pour tous les quatre. Une journée à flâner dans le parc qui surplombe la ville, puis les parents s’envolent alors vers leur escale d’Hong Kong et nous nous établissons à Northbridge, le quartier asiatique de la ville. Débute alors une partie un peu moins trépidante de notre voyage, anticipée mais redoutée depuis des mois : le… le… le… travail! Merde, c’est quoi ce mot là! Après 16 mois sans bosser et des images plein la caboche, la reprise ne va pas être facile, malgré la possibilité de gagner beaucoup plus qu’en France.

Qui a dit que l’Asie nous manquait déjà?

Sécurité en Papouasie Nouvelle-Guinée

Si vous avez suivi un peu nos aventures, vous savez donc que nous sommes en vie, bien portants et surtout ravis de notre périple en Papouasie-Nouvelle-Guinée. L’objet de cet article est donc de casser quelques mythes persistants concernant la sécurité dans ce pays et afin d’encourager quelques voyageurs réticents à le découvrir.

En cherchant des infos, vous tomberez régulièrement sur les recommandations de différents ministères des affaires étrangères vous conseillant de ne pas mettre un orteil dans le pays tant les risques sont importants de vous faire violenter, kidnapper, voire couper en rondelles dans une marmitte. Il y est question de raskolls, des bandits drogués ou éméchés qui attaquent tout ce qui traîne sur la route.
Et si vous connaissez un expat’, il vous parlera de ses rares

sorties via des convois armés, de camps gardés jours et nuits avec barbelés et missiles à tête chercheuse. Damas, la jungle et les cannibales en plus. Ces derniers sont sensés avoir disparu mais vous trouverez toujours un bon ami pour vous rappeler qu'il a lu je ne sais où qu'il en restait quelques uns.

Si bien que les sites de voyageurs relatant leurs vacances en PNG sont une espèce rare, plus encore lorsqu'on veut savoir ce qui se passe en dehors des villes.
Il faut bien reconnaître que ce voile de mystères a largement influencé notre décision de nous y rendre, sentant que nos premiers pas en Océanie seraient sûrement bien différents de tout ce que nous avions vu jusqu'à maintenant.

Généralement, lorsque vous entrez dans une zone réputée à risques les locaux vous mettent rapidement à l'aise en dégonflant votre grosse baudruche pleine d'appréhension. C'est tout l'inverse en Papouasie. Les habitants de la ville A vous racontent que la leur est sure mais que la ville B est un repère de malfrats. Même discours dans l'autre sens en arrivant à B qui est sure, contrairement à A et C. Dans le Nord du pays, les locaux ne se rendent que rarement d'une ville à l'autre et ignorent en réalité à peu près tout de ce qui se passe à 150 kilomètres de chez eux. Il faut donc largement relativiser tous ces récits d'horreurs que tout le monde se raconte de bouche à oreille. Le danger est alors de ne plus croire ce qu'on nous raconte et de se remettre à voyager comme en Asie alors qu'il existe tout de même des risques non négligeables la nuit autour des villes. Le bon sens est de rigueur.

Les raskolls de chez nous

De jour, nous n'avons croisé que des habitants adorables toujours prêts à nous offrir leur hospitalité dans leurs villages fleuris et que j'imagine assez mal laisser traîner une bande de salopards vers chez eux. La nuit, nous demandions donc à planter notre tente dans un jardin et nous finissions systématiquement sous un toit. Il n'y a absolument aucun risque tant qu'on est avec des locaux ou bien caché au fin fond de la campagne. Nous ne dormions jamais dans les villes, le logement est beaucoup trop cher pour un budget limité, mais on compte pas mal de touristes australiens dans les villes de Madang ou Port Moresby, parfois avec des enfants.

Les habitants aiment dire que c'est « *the country of unexpected*« . Il est en effet possible de tomber sur des scènes insolites, a priori effrayantes. Dans le village de Gusap nous avons assisté au début d'une guerre entre clans. Des hommes armés de machettes, d'arcs et de flèches se préparaient à en découdre avec ceux d'en face qui se cachaient dans les champs de canne à sucre à moitiés en feu. Tomber au milieu d'un conflit armé que même la police locale ne semblait pouvoir stopper, ce n'est pas rien. Sauf qu'une guerre de clans ne concernent que les clans en question. De nombreux villageois étrangers au problème venant assister de très près à la future baston, nous avons rapidement eu l'assurance des

locaux et des policiers qu’on ne craignait rien à traverser la « ligne de front » en vélo.

Tous ces ressentis nous ont été confirmés par Natsen, un militaire qui m’a pris en stop à la fin du séjour. Il se gaussait souvent auprès de ses amis australiens des légendes sur la PNG alors qu’il avait trouvé Sydney beaucoup plus violente. Il a fini par les emmener à Port Moresby en leur disant « *Voici messieurs la ville qui est si dangereuse*« .

La Papouasie est un pays à découvrir donc, mais pas n’importe comment pour autant. Les infrastructures, sont plus ou moins inexistantes et à peu près rien ne se déroulera comme prévu.
Avoir en vélo est un avantage indéniable dans un pays qui ne compte quasiment aucun transport en commun. Certains voyagent en stop, mais il faut parfois être prêt à marcher quelques heures sans voir un seul véhicule si vous décidez de stopper dans les villages (ce qui est tout de même la partie la plus

intéressante du pays). La période de l’année à laquelle vous partez est importante. Par hasard, nous voyagions en saison sèche et il est certain que nous n’aurions pas pu emprunter certaines rivières ou chemins boueux à la saison des pluies : les habitants restent généralement bloqués chez eux plusieurs semaines quand le niveau des rivières montent.

On the road

Alex, au milieu de la… route

Bref, si vous planifiez toujours tout, calez votre programme au poil de c.. près et surlignez votre Lonely Planet, oubliez. Vous pouvez décider où partir, mais vous ne saurez pas quand. Si en revanche vous aimez l'imprévu, l'organisation à la hâte, croiser des mômes de 5 ans avec des machettes plus grandes qu'eux, sautez le pas, ce pays est pour vous.

Législatives exotiques

L'évènement n'a pas intéressé pas grand monde, tant il est vrai que le pays n'existe pas sur la scène internationale mais des élections législatives se tenaient en Papouasie-Nouvelle-Guinée en juin et juillet derniers. Je dis juin et juillet car ces élections se sont réellement déroulées sur deux mois, les

infrastructures, les traditions locales ne permettant pas de voter, connaître et diffuser les résultats en un temps record comme nous en avons l'habitude.

Si ce scrutin nous intéresse aujourd'hui c'est que nous en avons vécu une partie de l'intérieur, du 10 au 25 juillet. Immergés parmi la population, dormants dans les villages, sillonnants les routes du pays, nous fûmes forcés de nous entretenir régulièrement à ce sujet avec les locaux. Les résultats, nous ne les découvrirons qu'à notre arrivée en Australie, des jours après les résultats mais sans doute bien avant certains Papous.

N'étant absolument pas experts politiques, et encore moins de ce pays, nous nous garderons bien d'en faire une analyse poussée. Nous découvrons aujourd'hui à travers cet article de Wikipedia, plusieurs aspects qui nous avaient échappé, ou dont nous avions vaguement entendu parler mais sans pour autant être capables de les confirmer tant les informations qui nous parvenaient localement pouvaient être contradictoires.
L'objectif ici, est plutôt de décrire l'atmosphère du pays, l'état d'esprit de la population à travers ces élections, leurs ressentis, leurs attentes.

Dès notre arrivée, nous ne pouvions manquer l'affiche électorale géante placardée sur le poste frontière : « *Patrick muliale n'a pas de rêves, il a des visions*« . Le slogan peut prêter à sourire mais cela participe finalement à la même logique qu'en France où chaque parti nous présente son messie, le seul capable de sauver la patrie. Chez nous on promet, dans un pays où l'éducation est sous-développée on parle de rêves et de visions.

Ici, pas de règles sur l'affichage, on placarde où on peut et chaque maison est volontaire pour mettre en valeur son ou ses préférés car on vote pour trois candidats, par ordre de préférence. Les magasins, les rares abri-bus, les arbres sont également sollicités comme support d'affichage, jusqu'à l'intérieur des maisons. Lors de notre séjour chez les Blackwara nous dormions ainsi dans une pièce ornée de pancartes à l'effigie d'un candidat indépendant dont le nom m'échappe. Sur les affiches, les programmes démagos sont relativement proches et la seule différence semble être le degré de corruption que les électeurs attribuent à chaque candidat.

C'est ainsi que le nom de Michael Somare ressort régulièrement comme symbole de ce fléau. Il est vrai que le Sir (il a été anobli par la Reine, la PNG fait parti du Commonwealth) a une longue expérience à la tête du pays et son état ne plaide pas vraiment en sa faveur : les principales villes ne sont

toujours pas reliées entre elles et l'économie ne décolle pas malgré la proximité de pays riches (Australie, Singapour) ou émergents (Indonésie, Malaisie). Régulièrement Premier ministre depuis l'indépendance du pays en 1975 (1975-1980, 1982-1985, 2002-2011) dont il est l'un des artisans, Somare se paie le luxe de figurer sur les billets de 50 kinas, ce qui n'est généralement pas très bon signe.
Somare n'est plus premier ministre au moment de l'élection, une hospitalisation un peu trop longue lui a fait perdre son poste quelques mois plus tôt. S'en suivra une crise politique et un mic-mac législatif indémêlable qui connut un point culminant lors d'une tentative de coup d'État fin janvier. À peu près la seule info dont nous disposions en entrant en Papouasie.

Nous avons tout de même rencontré quelques irréductibles défenseurs du « père de la nation » tel John, qui croit fermement à l'honnêteté de son favori, lui qui a travaillé 21 ans pour le gouvernement. Un point de vue pas tout à fait désintéressé…

Bref, la situation est plutôt tendue au moment de ces élections, il était d'ailleurs conseillé de ne pas voyager dans le pays pendant la période électorale, jugée plus

violente et dangereuse qu'à l'accoutumée. Sur place nous n'avons ressenti aucune tension due aux élections malgré les choix affichés au grand jour de chaque électeur. On recense tout de même de nombreux conflits liés à ces élections. Candidats arrêtés, mort, urnes détruites, enlèvement, etc.
De plus, tout achat de bière était interdit jusqu'au 27 juillet, date de l'annonce des résultats définitifs, ce qui nous priva de goûter la seule bière locale, South Pacific.

Le vote, qui avait déjà eu lieu courant juin/début juillet, s'est déroulé sur une semaine dans la province Sépik Occidentale, et a priori plus longtemps ailleurs, le temps pour tout le monde de se déplacer jusqu'au bureau de vote le plus proche, ce qui peut rapidement prendre plusieurs heures assis à l'arrière d'un pick-up vu l'état lamentable de certaines routes.

Transport en commun papou

L’heure était donc à l’attente des résultats, diffusés partiellement à la radio au fur et à mesure que les bureaux de vote les validaient. L’article wikipedia faisant parfois état de plusieurs dizaines de recomptages, il n’est pas étonnant que cela traînait en longueur.
Le candidat préféré du clan Blackwara était bien placé, mais une annonce radio ruina rapidement leur espoir, laissant entendre qu’il pourrait être disqualifié car un membre de son parti avait fait de la prison. Une technique d’élimination officieuse mais habituelle d’après eux.

Malgré leur calme extérieur on sentait le moment très important pour eux, qu’ils attendaient beaucoup de ces élections. Hormis les partisans de Somare qui nous paraissaient bien naïfs sur l’intégrité du garçon, tous souhaitaient en premier lieu la fin de la corruption qui serait la source de tous leurs problèmes. Et pendant que le gouvernement annonçait manquer cruellement d’argent pour financer des infrastructures, les Papous se plaignaient de la pression fiscale déjà trop forte. On ignore de quels montants ils devaient s’acquitter mais passées quelques routes goudronnés, on ne voit pas vraiment où leur argent a été investi ces dernières décennies. Sur place, nous n’avons jamais vraiment réussi à savoir de quel bord était chaque candidat, les notions de socialisme, conservatisme ou libéralisme leur étant assez étrangères et les programmes promettant tous peu ou prou la même chose. On se tournait vers le candidat qui habitait le moins loin…

Les résultats de ces élections annoncent tout de même un changement notable : Somare a été réélu député mais son parti (Parti de l’alliance nationale) ne recueille que 7 sièges sur 111 contre 27 auparavant, passant du même coup de première à quatrième force politique du pays. C’est son grand rival Peter O’Neill (Congrès national populaire) qui remporte le pactole avec 27 sièges, suivis de Don Polye (Parti rural du triomphe, du patrimoine et de la responsabilisation, 12 sièges) et

Belden Namah (Parti de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, 8 sièges). Les 64 sièges restants se partagent entre 18 autres partis et 19 candidats indépendants.

Reste à voir si ce nouveau renversement de l'échiquier politique papou sera suivi dans les faits. O'Neill n'est pas un petit nouveau en politique (il participa plusieurs fois aux gouvernements de Somare avant d'en être l'opposant) et ses promesses électorales fleurent bon la démagogie de bas étage : l'éducation et la santé gratuite, quelques mois avant les élections.
Tandis qu'il faudra de toute façon patienter encore de longues années avant de voir la Papouasie-Nouvelle-Guinée se placer dans la cohorte des pays émergents de la région, d'éventuels changements seraient vite remarquables sur place à cause du sous-développement actuel : le transport maritime est quasiment inexistant (pour le plus grand bonheur des quelques compagnies aériennes, le comble sur une île), certaines pistes

n’ont été créées que grâce à d’intrépides entrepreneurs malaisiens, l’électricité n’émerge que de quelques kilomètres autour des villes, et la capitale, Port Moresby, n’est toujours pas reliée par la route aux autres villes.

Guerre de clans papous

Après 5 heures passées au fond d’une coque de noix propulsée par deux moteurs surdimensionnés, nous retrouvons la terre ferme à Aitape, prêts à reprendre la route à vélo.

Pour faire court, les 150 bornes jusqu’à Wewak ne sont parcourues que par des 4X4 et camions. La plupart du parcours est constituée de gros cailloux, de boue jusqu’aux genoux, de chemins de terre défoncés et d’innombrables rivières à traverser, voire à emprunter lorsque la route et le lit de la rivière ne font qu’un.

Les locaux sont toujours aussi accueillants, loin des racailles alcoolisées décrites par nos premiers hôtes. Pas une journée ne passe sans qu’on nous offre du poisson séché, des

noix de coco, pastèques ou ananas, et nous avons toujours une vingtaine de curieux pour nous observer pendant nos repas en bord de route. Lorsque nous demandons l’autorisation de squatter la plage paradisiaque d’un village pour faire trempette, un cours de navigation s’improvise.

Nos expériences en ville sont très différentes. En quête d’une auberge à Wewak, un garde nous ouvre furtivement une porte haute surmontée de barbelés et la referme en toute hâte derrière nous. L’intérieur a un air de prison délabrée, à des lieues du prix indécent qu’on nous annonce. Les commerces de la ville sont entourés de barbelés et les gardes filtrent les clients comme dans un aéroport, un par un. En fin d’après-midi des épaves alcooliques font leur apparition et les locaux nous conseillent d’éviter certaines rues, moins sures. L’ambiance devient pesante. La ville enroulée autour d’un lagon bleu perd tout son charme le soir. Tant pis pour le confort, nous filons au port attraper le bateau pour Madang qui ne part que deux fois par semaine.

Le bateau et son moteur défectueux nous rajoutent 8 heures au trajet. Il s’agit autant d’un transport de passagers que de noix de betel. Dans le hangar du port où nous passerons la nuit, les sacs du précieux contenu se vendent aux enchères et partent directement dans les Highlands (les « hautes terres », les montagnes de PNG, où les noix de betel ne poussent pas) pour être vendus 3 à 4 fois le prix de départ lorsque la cargaison est acheminée jusqu’à Mont Hagen, dernière grande ville des montagnes. Les noix se négocient directement dans le hangar et pas une noix ne sort avant d’avoir payé au port une taxe par sac qui correspond au coût du transport. L’acheteur loue ensuite un PMV (un genre de minibus taxi) pour partir dans les Highlands. 20K (kina) par sac et 100K par personne. Pour 3 personnes et 10 sacs d’environ 30kg, l’aller simple à Goroka à 350km revient à 200€. Une noix vendue 20 toyas (0.20K) sur le lieu de récolte peut grimper jusqu’à 1K (0.4€), au prix d’une cigarette dans la plupart des villes papoues. Et les cigarettes, même celles produites localement, coûtent plus cher qu’en France (7,75€ les 20) et reflètent le prix exorbitant de tous les aliments en Papouasie. Le pays produit

très peu de nourriture (autre que fruits et légumes) et importe la plupart depuis l’Australie notamment.

À Gusap, sur la route pour Lae, nous découvrons pourquoi les Papous surnomment leur pays « le pays de l’inattendu ». À l’approche d’une ville, des locaux nous arrêtent en bord de route. Ils sont une cinquantaine, armés de lances et d’arcs aux flèches peintes et certains sont recouverts de boue sèche. Nous sommes arrivés au milieu d’une guerre de clans. Tous sont assis sur la pelouse entretenue, à l’ombre des arbres et se passent des miches de pain pour prendre des forces avant la bataille. Sans la sur-abondance d’armes blanches, on se croirait au milieu d’un pique-nique. Ils ne portent pas de costume particulier, seulement les mêmes fringues crasseuses de tous les jours, la boue en plus. Une semaine auparavant un type a planté un couteau dans la main d’un autre. Le clan de la victime a demandé 10.000 kinas (3900€) en réparation au clan du second. L’offre a été refusée et de fait, une guerre

déclarée. Les hommes de chaque clan sont alors d’office mobilisés et vont se battre avec ce qu’ils ont sous la main : arcs, flèches, lances ou machettes. Comme n’importe quel pays, la PNG a des tribunaux et des juges, mais les clans se débrouillent la plupart du temps seuls, s’improvisant médiateur et juge. La justice passe soit par l’argent, soit la baston. Autant dire qu’en cas de pépin, il vaut mieux filer direct à la police qu’avoir à faire aux locaux.

D’une manière ou une autre, les deux clans se sont plus ou moins donné rendez-vous aujourd’hui pour se mettre sur la tronche. Le clan des montagnes (de l’agresseur) se cache apparemment dans les champs de canne à sucre aux alentours. Pour se mettre dans l’ambiance, ils ont lancé plusieurs feux dans les champs autour du village, la manière papoue de sonner le clairon pour annoncer la bataille.

Les locaux autour de nous écoutent leur chef dans leur langue natale (une parmi les 800 autres utilisées en PNG) leur parler tactique de guerre ou macramé, on ne saura jamais étant donné qu’eux seuls peuvent communiquer dans cette langue. De l’autre côté de la route, un petit détachement de policiers assistent aux événements, impuissants. Pas très stressés pour autant, ils prennent docilement la pose devant notre objectif alors que les guerriers peints ne nous ont pas permis d’en faire autant. Ils ne craignent pas vraiment les débordements puisqu’une guerre de clan n’implique que les hommes des clans concernés. Autour, la vie suit son cours dans le village de Gusap, les commerces sont ouverts et personne ne montre un quelconque signe d’inquiétude. Les locaux qui nous expliquent la situation font parti de clans différents et sont aussi peu concernés par la guerre en cours que nous. Tous nous assurent que nous ne craignons rien si nous continuons notre chemin.

Les événements se déroulent lentement et personne n’a l’air motivé à aller se faire charcuter. Nous sommes déjà arrêtés depuis une heure et nous devons repartir pour trouver un campement avant la nuit. Au moment de les quitter, je m’arrête à l’écart du groupe de Papous armés et braque mon appareil sur eux avec une certaine appréhension suite à leur premier refus. Tous se rejoignent et brandissent leurs armes en criant, comme pour se donner du coeur à l’ouvrage.

À la suite de cette inhabituelle journée et quelques 150 km supplémentaires, un streptocoque écourtera notre séjour en PNG en squattant le genou de Grégory. On ne saura pas s’il vient des rivières qui nous ont servi de douche ou du bateau où nous dormions par terre. Une micro coupure suffit. Nous croyons au départ à une inflammation quelconque, jusqu’à ce que le genou prenne un volume démesuré et que la jambe ne plie plus. Nous sautons dans deux avions d’affilée et dormons dans leurs aéroports respectifs avec la bénédiction du personnel. Les Papous n’en finissent pas de nous étonner lorsque nous arrivons au premier aéroport avec trop peu d’argent pour nos deux vols et qu’il n’y a ni change ni distributeur à moins de 40 km. Après leur avoir montré notre maigre reste de kinas, ils nous dirent simplement « Donnez moi ce que vous avez et c’est bon ».

L’aéroport de Port Moresby fermait la nuit et nous devions prendre un vol le lendemain. Le premier gardien nous a donné sa bénédiction pour dormir à l’intérieur et nous a fait faire le tour du propriétaire au pas de course. Quelques minutes

plus tard il appelait un ami chauffeur pour m’emmener faire des courses en ville. Grégory et moi étions tous les deux malades en plus de l’infection du genou. Une employée de nuit prit pitié de nous et nous rapporta petits gâteaux et boissons.

Je termine sur ces faits anodins car la générosité des Papous est ce qui représente le mieux la Papouasie Nouvelle Guinée. Les locaux ne sont pas intéressés par votre porte monnaie mais par vos histoires. La nature leur donne presque toute la nourriture dont ils ont besoin et le reste nécessite peu d’efforts. Une vie sans grandes distractions, mais simple et douce. Pour les intéressés, n’hésitez plus, les locaux vous adopteront et vous considéreront comme l’un des leurs.